

On peut le regarder comme une conséquence infaillible de l'âge, quoique des individus privilégiés par la nature parviennent à près de cent ans et même plus, en conservant toutes leurs facultés. La faiblesse des organes de la vue, de l'ouïe et de la locomotion est l'infirmité la plus commune : il n'y a aucun ordre dans son apparition, soit relativement aux années, soit relativement aux organes. Quoique les facultés intellectuelles perdent une grande partie de leur vigueur, on remarque qu'en général elles s'affaiblissent moins que les facultés physiques.

Il existe chez le vieillard une disposition toute particulière, qui n'a son analogue à aucune autre époque de la vie. Tous les tissus ont une tendance à revenir sur eux-mêmes. C'est surtout remarquable chez les personnes grasses : on les voit maigrir sans altération de la santé. Cet amaigrissement porte principalement sur le tissu adipeux. Le tissu musculaire semble n'y participer qu'en raison de la graisse dont il est privé, car il devient plus dense et plus serré. Mais les parties où la graisse s'accumule perdent de leur volume : ainsi le ventre, les hanches, le menton, les joues, s'affaissent, se rident : la peau, si elle n'a pas été trop distendue, s'applique aux parties sous-jacentes et s'y attache. Lorsqu'au contraire elle a été très-distendue par la graisse, elle ne peut entièrement revenir sur elle-même, et alors elle forme des replis plus ou moins grands, comme on l'observe au ventre et aux mamelles chez les femmes, surtout quand elles ont eu des enfants, et au menton dans les deux sexes. Ce changement n'a rien de grave : il annonce en quelque sorte une prolongation de l'existence ; le corps semble se consolider, se durcir, pour résister aux efforts continuels de destruction, qui sont la conséquence de l'âge. Il faut bien se garder de confondre cet état avec l'amaigrissement subit que l'on observe chez quelques vieillards. Celui-ci, occasionné par une altération profonde de l'organisme, est le signe certain d'une décomposition qui mène prochainement au tombeau. Si le premier doit nous rassurer, le second doit nous effrayer.

Cet état de contraction s'observe dans tous les organes : l'œil, revenant sur lui-même, devient presbyte ; le vagin, se contractant, perd une partie de son diamètre ; le col de l'utérus, s'affaissant, n'offre plus de saillie. Je ne parle pas de la diminution de capacité ou de volume des organes génitaux : en se flétrissant, ils nous préviennent que leurs fonctions cessent et que nous ne devons plus en faire usage. Si, par-

venus à la vieillesse, nous voulons nous en servir, nous sommes exposés à des accidents graves et quelquefois mortels qui sont le résultat de l'influence de l'orgasme vénérien sur le système nerveux. Ces accidents, communs aux hommes et aux femmes, sont cependant plus fréquents chez les premiers.

Le vieillard doit être très-attentif à éviter tout ce qui peut porter une secousse violente au système nerveux, tant général que particulier à chaque organe. Il doit être sobre, continent, régulier dans sa manière de vivre ; il ne doit pas changer celle qu'il avait adoptée depuis longtemps ; il doit ménager ses facultés physiques et morales. Il peut arriver ainsi à une vieillesse très-avancée, et finir ses jours en s'éteignant sans souffrance, comme la mèche d'une lampe qui cesse de brûler parce que le principe qui l'entretenait manque, parce que l'huile est consumée.

Mais si la vieillesse nous présente une belle existence quand l'homme conserve ses facultés, elle en offre une bien affreuse quand l'homme, perdant ses facultés intellectuelles, devient semblable à l'enfant qu'il faut guider, ou quand il perd ses facultés physiques et qu'il arrive à cet état qu'on appelle décrépitude. Celle-ci n'est pas toujours l'effet de l'âge ; quelquefois elle est le résultat des privations, des souffrances, des excès des liqueurs alcooliques ou des passions vénériennes, et alors elle arrive plus ou moins tôt. Presque constamment, dans l'un et l'autre cas, elle est accompagnée d'un affaiblissement de l'intelligence, de sorte qu'on pourrait dire qu'il y a décrépitude du corps et de l'esprit. Cet état ramène l'homme aux premières années de sa vie. Les membres abdominaux ne peuvent plus supporter le poids du corps ; la tête, trop lourde pour la colonne vertébrale, la courbe en avant ; le moindre désir, la moindre contrariété font couler des larmes ; l'estomac, qui n'est plus guidé par la raison, se remplit d'aliments jusqu'à la régurgitation, et la faiblesse des sphincters de la vessie et de l'anus, jointe à l'impuissance de la volonté, laisse échapper l'urine et les matières fécales.

Telle est la triste destinée de l'homme, le premier des êtres organisés, le chef-d'œuvre de la nature.

Après l'avoir suivi dans les différentes époques de sa vie, je vais, pour terminer, faire un résumé comparatif de ces époques sous les rapports physique et moral.

Sous le rapport physique, nous voyons l'homme, né faible et ayant



besoin du secours de ses semblables, croître et grandir peu à peu, arriver à l'âge adulte pendant lequel il se rend utile à ceux qui ont soigné son enfance, puis décroître insensiblement, avoir de nouveau besoin du secours d'autrui, et arriver enfin à un état voisin de celui où il se trouvait au moment de sa naissance. Si les limites du plan que je me suis tracé me permettaient de donner à cette comparaison toute l'extension convenable, je démontrerais d'une manière évidente que la vie de l'homme peut se diviser seulement en deux périodes, une croissante et une décroissante; et que les époques correspondantes de ces périodes sont semblables. Je ferais voir qu'en supposant l'homme exempt de toute maladie et de toute infirmité, il perd naturellement avec les années ce que ces mêmes années lui avaient donné. Il meurt sans dents, comme il était né sans dents: sans cheveux, comme il était venu au monde: il perd la barbe et les poils, indices de sa force dans l'âge adulte. Les membres ne peuvent pas plus le soutenir que dans son enfance: il tombe, comme l'enfant, si ses pieds rencontrent un corps saillant. Les organes, sièges des maladies de l'enfance, redeviennent dans la vieillesse le siège des affections. Ainsi, le cerveau, où se développaient les inflammations et les tubercules, voit les hémorrhagies survenir dans son tissu. Le ventre, dont les ganglions lymphatiques s'engorgent chez l'enfant, est le siège d'hydropisies chez le vieillard ou le siège d'affections organiques diverses. Les maladies aiguës de poitrine, rares aux époques extrêmes de la vie, sont très-communes dans l'âge adulte, parce que l'activité de la vie, accélérant la circulation, rend plus susceptibles les organes respiratoires et circulatoires. Ces principes, trop étendus à une certaine époque de la science et ramenés aujourd'hui à de justes bornes, sont d'une vérité incontestable. Les années climatériques, auxquelles les anciens médecins attachaient peut-être trop d'importance, et auxquelles les modernes n'en donnent pas assez, s'accordent trop avec les diverses époques remarquables de la vie pour que leur influence puisse être niée. Ces espaces de sept années, qui passent inaperçues à l'âge adulte, sont graves au commencement et à la fin de la vie. A sept ans, le renouvellement des dents; à quatorze ans, la puberté; vers vingt et un ans, la fin trop commune d'un grand nombre d'affections tuberculeuses; entre quarante et un et quarante-cinq ans, la cessation des règles; vers cinquante-cinq ans, l'âge critique des hommes; vers soixante-cinq ans, la fin de cet âge. Après cette période, on peut en général regarder la carrière humaine

comme finie, la vie comme végétative et comme trop faible pour qu'elle puisse encore présenter des phénomènes spéciaux.

Sous le rapport moral, nous voyons que l'intelligence de l'homme, nulle au moment de la naissance, se développe progressivement. Sa mémoire, facile mais légère, apprend et oublie également vite; peu à peu elle devient plus stable, de sorte qu'après la première révolution septénaire elle est durable. Le jugement, qui commence à se développer entre la première et la deuxième révolution septénaire, acquiert de plus en plus de la solidité, et c'est lui qui caractérise surtout l'âge adulte, époque de la vie où la mémoire, encore très-bonne, lui cède peu à peu la place. Les impressions, vives encore, ont cependant perdu toute cette rapidité de la jeunesse. L'homme, qui était entreprenant et qu'aucun obstacle n'arrêtait devient plus calme; il songe à l'avenir, les illusions s'effacent. L'existence, que l'imagination embellissait, se présente avec toutes ses incommodités, parce qu'il sent déjà, malgré lui, l'affaïssement de ses facultés et de ses organes. Il éprouve tous les besoins de l'amour paternel, parce que, voyant qu'il décline, il croit prolonger sa vie en la trouvant si forte chez ceux auxquels il a donné le jour. De là le chagrin si profond de la perte des enfants; de là ce sentiment d'amour si vif pour les petits-enfants. Enfin, à mesure que les années s'accroissent, la mémoire, le jugement, l'intelligence s'enfuient; et le cerveau, qui est si impressionnable dans le jeune âge, reçoit et conserve toutes les modifications qu'on lui inculque, devient inactif, se refuse à de nouvelles impressions, et, faisant pour ainsi dire un retour sur lui-même, se rappelle avec une énergie nouvelle celles qui l'avaient frappé dans son enfance: de là cette habitude des vieillards de citer leur jeune temps et d'en faire l'éloge. Plus tard encore la perte complète des fonctions intellectuelles ramène l'homme aux premiers jours de sa vie et le fait finir comme il avait commencé, sans force physique, sans force intellectuelle.